

PHILOSOPHES

Collection fondée par Émile BRÉHIER, Membre de l'Institut

ÉPICURE

SA VIE, SON ŒUVRE

avec un

EXPOSÉ DE SA PHILOSOPHIE

par André CRESSON

et des

EXTRAITS DE « **LUCRÈCE** »

par E. DHUROUT



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

—
1958

TREIZIÈME MILLE

DÉPOT LÉGAL

1^{re} édition 3^e trimestre 1940
3^e — 4^e — 1958

TOUS DROITS

de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

© *Presses Universitaires de France*, 1940

LA VIE

Épicure est né à Athènes en 342 ou 341 av. J.-C., sept ans environ après la mort de Platon. C'est à Samos qu'il fut élevé ; les Athéniens avaient fait de cette cité une colonie, mais soumise aux mêmes lois que la ville et les parents d'Épicure s'y étaient établis peu après sa naissance.

Le père d'Épicure tenait une école, sa mère allait, dit-on, de maison en maison, offrant de réciter des formules de purification pour attirer la bénédiction des Dieux.

Épicure fréquenta, encore très jeune, l'école du philosophe Pamphile ; à l'âge de 18 ans il vint à Athènes, au temps où Xénocrate dirigeait l'Académie.

Après la mort d'Alexandre de Macédoine, les Athéniens tombèrent au pouvoir du général macédonien, Perdicas ; Épicure partit alors et alla rejoindre son père qui s'était établi à Colophon. Il resta quelques années dans cette ville,

y créa une école et revint à Athènes, sous l'archontat d'Anaxicrate, vers la fin du iv^e siècle. Il y enseigna la philosophie et créa l'école qui porte son nom ; c'est dans son fameux jardin, qu'il avait acheté 90 mines, qu'il entretenait ses disciples. Ceux-ci vinrent tout d'abord des côtes et des îles voisines de l'Ionie. Métrodore, Polyœnus, Leonteus, Colotes et Idomenée, arrivent de Lampsaque, en Troade, Hermarque de Mitylène.

Plusieurs auteurs prétendent que c'est après avoir lu les livres de Démocrite qu'il s'adonna à la philosophie. Il est certain qu'il a fait des emprunts à ce philosophe, surtout en ce qui concerne la physique ; mais les autres parties de sa théorie lui appartiennent en propre.

Pendant les dernières années de sa vie, Épicure souffrit de la gravelle ; lorsqu'après deux semaines de douleurs aiguës il sentit la fin approcher, il écrivit à son disciple Idomenée la lettre suivante :

« C'est à l'heureux et dernier jour de ma vie que je t'écris ceci. Mes intestins et ma vessie me causent une souffrance inexprimable. Si aiguës que soient ces douleurs, elles sont compensées par la joie que je puise dans le souvenir de ma doctrine et de mes ouvrages. Je te demande,

au nom de la sympathie que, dès ta jeunesse, tu as montrée pour moi et la philosophie, que tu prennes soin des enfants de Métrodore. » Après avoir rempli ce devoir envers un ami regretté, il demanda qu'on le mît dans un bain chaud et qu'on lui donnât du vin ; il retrouva ainsi quelques forces et exhorta ses amis et ses disciples à ne pas oublier ses préceptes, puis il rendit le dernier soupir.

La date probable de sa mort est l'an 270 ; il avait 72 ans environ.

Peu d'hommes ont soulevé plus de passions qu'Épicure, peu d'hommes ont été plus calomniés. On lui a attribué des lettres scandaleuses ; il ne fut, suivant certains, qu'un débauché, un être immoral, un menteur. Timocrate, qui fut son élève pendant quelque temps, dit qu'il vomissait deux fois par jour tant il mangeait. Par contre ses amis, ses disciples le vénéraient comme un Dieu ; ils ont vanté sa frugalité, sa bonté, sa bienfaisance, sa douceur envers ses domestiques, son amour de la patrie. D'après eux il vivait de la façon la plus simple. Dans ses *Vies des Philosophes illustres*, Diogène Laërce dit qu'il « était l'ami de tous les hommes ».

Il est certain que sa doctrine philosophique attira de nombreux adeptes ; après sa mort, des

centres épicuriens se fondèrent à Lampsaque, à Mitylène et même en Égypte ; son enseignement se poursuivit pendant de longues années parce qu'il y eut « toujours d'innombrables disciples pour succéder à des disciples ».

C'est ainsi que nous trouvons, au 1^{er} siècle av. J.-C. l'un d'eux et non des moindres qui, dans son *De Rerum Natura*, a laissé un exposé très complet de la philosophie épicurienne, qui reste une des plus belles productions de la littérature latine, en même temps qu'un document unique sur la pensée d'Épicure.

De Lucrèce on ne sait rien de certain ; il naquit probablement vers l'an 93 av. J.-C. et mourut à 44 ans. Une légende veut qu'il ait été fou et que ce soit dans ses moments de lucidité qu'il ait composé le *De Rerum Natura*. Une lettre de Cicéron à son frère Quintus nous apprend que le manuscrit de l'œuvre de Lucrèce était entre ses mains et que c'est lui qui en fut en quelque sorte l'éditeur.

LA PHILOSOPHIE

I. — Baudelaire a évoqué l'image du poète maudit, maudit de Dieu, maudit des hommes. Être maudit de Dieu, peut-être, mais sûrement de certains hommes, ce n'est pas le privilège de quelques poètes : c'est aussi celui de beaucoup de philosophes. Parmi les privilégiés de ce genre, Épicure tient un des premiers rangs. A certaines époques et dans certains groupes, il est présenté comme un monstre. Il a, nous dit-on, préconisé un matérialisme grossier. Il a suscité une race de contempteurs des Dieux. Il a fait cadeau au monde d'une école de pourceaux. Voilà sur son compte les aménités courantes. Le nom d'épicurien a fini par en devenir dans la langue ordinaire un qualificatif injurieux.

Et cependant quand on lit ce qu'ont écrit à son sujet les plus éminents des disciples d'Épicure, on le constate : aucun philosophe n'a développé autour de lui plus d'admiration fervente. Écoutons Lucrèce : « Ce fut un Dieu, oui

un Dieu, illustre Memmius, celui qui le premier, trouva la doctrine qu'aujourd'hui nous appelons sagesse, celui dont l'art retira la vie humaine du sein de tant de flots et de tant de ténèbres pour la conduire dans un port si tranquille, dans un séjour si lumineux. » Ce Dieu, c'est Épicure.

Selon les uns, la constitution de l'épicurisme a donc été un désastre pour l'humanité. Selon les autres, Épicure a joué le plus magnifique des rôles, celui de libérateur.

Qui donc a raison ? On aimerait pour en juger avoir les œuvres complètes d'Épicure. Il avait beaucoup écrit, mais ses ouvrages se sont perdus. Seulement nous possédons une quantité de textes qui permettent d'en juger avec sûreté. C'est d'abord ce *De rerum natura* que Lucrèce avait composé et où il résume avec une magnificence incomparable la doctrine de son maître. C'est ensuite le *De finibus bonorum et malorum* où Cicéron a exposé et discuté en détail les théories morales d'Épicure. C'est enfin cette vie d'Épicure de Diogène Laërce où celui-ci a introduit, textuellement semble-t-il, et tout au moins partiellement non seulement le testament d'Épicure, non seulement un recueil de ses pensées magistrales, mais encore trois

lettres qui résument l'essentiel de la doctrine, la lettre à Hérodote, la lettre à Pythoclès et la lettre à Ménécée, écrits précieux parce qu'ils éclairent et confirment tout à la fois les passages les plus importants du *De rerum natura* et du *De finibus bonorum et malorum*. Ajoutons à ces sources une multitude de passages épars notamment chez Sénèque et chez Plutarque.

II. — Il y a un fait indiscutable et que nous n'avons que trop d'occasions de constater chaque jour. Les hommes sont malheureux. Leur vie s'écoule dans les plaintes et les gémissements. D'où vient donc un phénomène si déplorable ?

Épicure en voit deux raisons.

La première, c'est que les hommes vivent dans la terreur que leur inspire l'idée traditionnelle qu'ils se font des Dieux. Ils s'imaginent que les Dieux s'occupent des mortels, qu'ils ont mis les hommes sur la terre pour qu'ils obéissent à certaines prescriptions, qu'ils surveillent du haut du ciel et nos actes et nos intentions, qu'ils interviennent et punissent toutes les désobéissances, toutes les négligences même commises à leur égard. Résultat : au lieu de songer à la vraie nature du Bien et aux meilleurs moyens d'y atteindre, les hommes ne pensent qu'à chercher auprès des prêtres des présages, des ins-

tructions, des directives pour leur conduite. D'où tant de folies, d'absurdités et même de crimes. Rappelons-nous Agamemnon sacrifiant, pour complaire à ce qu'il croit être l'ordre des Dieux, sa propre fille Iphigénie : *tantum religio potuit suadere malorum.*

La seconde, c'est que les hommes ont peur de la mort. Tous savent bien qu'ils ne pourront pas l'éviter. Tous la voient s'approcher d'eux chaque jour davantage. Son spectre les poursuit partout et même au milieu de leurs distractions les plus étourdissantes. Quoi qu'ils fassent, ils en ont un pressentiment, un avant-goût perpétuel qui les fait frissonner. Ils se sentent suspendus sur un abîme qui leur fait horreur et ils ont le vertige.

Tant que l'humanité restera dans cet état elle sera misérable. Il faut donc examiner si elle a raison d'y être. Il faut, si elle a tort, le lui faire comprendre et l'en libérer.

Épicure estime cette tâche possible. Il suffit, pour la mener à bien d'apprendre aux hommes à regarder l'Univers et à réfléchir sur lui. La physique va se charger de nous enseigner la vraie nature des choses. Elle va, en le faisant, libérer notre âme de ses angoisses et de ses terreurs.

III. — Et d'abord, rien de plus faux que cette croyance populaire d'après laquelle les Dieux s'occuperaient des hommes.

Des Dieux, il y en a assurément. Comment en douter puisqu'ils apparaissent de temps en temps aux mortels ? Mais ils ne sont pas du tout ce que le vulgaire en pense. « Il existe des Dieux, écrit Épicure à Ménécée ; c'est une connaissance consacrée à la postérité ; mais leur existence est tout à fait différente de celle qu'ils trouvent dans l'imagination des hommes. » Quelle apparence, en effet, qu'ils « s'embarrassent de punir les coupables et de récompenser les honnêtes gens ? » Leurs occupations sont bien différentes. Elles consistent à jouir « d'une durée immortelle dans une souveraine paix, séparés, éloignés de nous et de tout ce qui nous touche ». Non les Dieux ne s'occupent pas des hommes. Installés dans les « intermondes », ces espaces qui séparent le monde que nous connaissons d'une multitude d'autres mondes qui l'entourent, ils ne songent qu'au maintien de leur propre bonheur. Ils nous donnent ainsi l'exemple de ce que nous serions des sots de ne pas faire. « Ils n'ont aucun besoin de nous ; nous ne pouvons ni capter par nos mérites leurs bonnes grâces ni exciter leur colère. »

Étrange théorie, va-t-on dire, qui soulève les objections les plus graves !

Et d'abord est-ce que les Dieux ne manifestent pas leur irritation et leur puissance ? N'en avons nous pas de perpétuels témoignages, le tonnerre et la foudre, les tempêtes, les tremblements de terre, les éclipses, les présages que les prêtres recueillent et interprètent ? Tout cela est-il autre chose que l'expression de l'irritation ou de la volonté des Dieux ? Observation puérile aux yeux d'Épicure. Tous les phénomènes qu'on invoque ainsi sont explicables par des raisons toutes naturelles en dehors de toute intervention miraculeuse d'une volonté divine. Observation qui se retourne même contre ses auteurs. Prenons pour exemple cette foudre impressionnante, mieux que tout autre phénomène expressive en apparence de la colère des Dieux. Si c'était Jupiter qui la lançait pour le châtement des coupables, comment expliquer qu'au lieu de frapper l'impie qui blasphème, elle aille ou s'égarer dans des lieux solitaires, ou briser les choses les plus saintes, les temples vénérés, les statues pieuses, les sanctuaires des Dieux ? Nulle part on ne voit plus clairement non pas l'intervention des Dieux sur la terre, mais leur indifférence à tout ce qui s'y passe.

Mais ce n'est pas là que réside la vraie difficulté. Est-il réellement possible sans admettre une action volontaire et intelligente des Dieux, d'expliquer qu'il y ait un monde, de rendre compte de l'ordre qui s'y trouve, de faire comprendre la manière dont sont organisés les vivants, plantes, animaux, hommes ? Problème immense et qui semble d'abord de nature à donner raison à ceux qui admettent une action providentielle des Dieux. Simple mirage aux yeux d'Épicure.

Ce problème, les philosophes antérieurs à Épicure l'ont, en effet, résolu de façons fort diverses. Mais il en est une qui lui paraît non seulement meilleure que les autres, mais encore seule rationnelle ; c'est celle dont les principes ont été posés par Leucippe et Démocrite. Il suffit, pour répondre à la vaste difficulté qu'on soulève, d'en reprendre les termes et de les perfectionner. C'est sur la Physique qu'il faut compter pour assurer à l'homme la sérénité à l'égard des Dieux. Intéressante en elle-même, elle l'est plus encore par ses conséquences morales.

La philosophie physique d'Épicure repose tout entière sur deux arguments fondamentaux, l'un qu'il ne dégage jamais d'une façon parfaite-

ment claire, l'autre sur lequel son principal interprète, Lucrèce, revient sans cesse.

Le premier peut se décomposer de la façon suivante : 1) Il existe des composés, donc il y a du simple ; 2) ces composés sont étendus : ils ne peuvent donc pas être faits d'éléments inétendus ; 3) il faut donc aussi pour expliquer l'univers admettre l'existence d'éléments à la fois indécomposables et étendus. Ces éléments là, ce sont *principia rerum*. Épicure, après Leucippe et Démocrite, les appelle les atomes. L'argument ainsi disséqué est compris confusément dans des textes qui nous disent : 1° Qu'il n'y a que deux espèces de choses, celles qui sont faites d'un assemblage d'éléments premiers et les éléments premiers dont les composés sont faits ; 2° que malgré les partisans de la division à l'infini, il faut bien qu'il y ait des éléments indivisibles : sans quoi « toutes les choses qui existent seraient réduites à rien ». Et en effet on aurait beau additionner entre eux des zéros d'étendue, on n'obtiendrait jamais une étendue au total. Puisqu'il existe des composés étendus il doit donc y avoir des unités à la fois étendues et indécomposables dont ces composés soient faits.

Le second argument est présenté par Lucrèce

beaucoup plus clairement. On peut le formuler ainsi : rien ne vient de rien ; rien ne retourne à rien. Une chose composée vient donc fatalement d'éléments simples qui la composent. Elle se dissout non moins fatalement dans ses éléments simples quand elle se décompose. C'est un point sur lequel Lucrèce appuie avec insistance.

Rien ne vient de rien. Car si les choses venaient de rien, tout pourrait naître de tout, ce qui ne se produit pas. Tout pourrait surgir à n'importe quelle époque de l'année, ce qui ne se produit pas. Il n'y aurait pas besoin de temps pour que les nouveaux êtres se forment, ce qui ne se produit pas. Aucune semence ne serait indispensable pour la formation des jeunes, ce qui ne se produit pas.

Rien ne se réduit à rien. S'il n'en était pas ainsi, des choses disparaîtraient instantanément, ce qui ne se produit pas. D'où sortirait par ailleurs la multitude des nouveaux êtres, si les éléments de ceux qui les ont précédés ne persistaient pas après leur destruction ?

Et sans doute, certaines choses ont l'air de périr intégralement, telle l'humidité du sol après la pluie ; simple illusion ; ce qui a disparu ne s'est pas réduit à rien, il s'est transformé.

Au total, préexistent aux choses les éléments

dont elles sont faites ; survivent aux choses les éléments dont elles étaient faites. Une seconde fois donc, il faut admettre des principes des choses, des corpuscules élémentaires, matériaux premiers dont l'univers est composé.

Thèse qui n'est pas plus tôt formulée qu'elle soulève une objection d'apparence redoutable. S'il y a réellement des corpuscules élémentaires, d'où vient donc que notre vue ne les perçoive pas ? Cela prouve assurément que notre vision est imparfaite. Mais cela ne saurait prouver que ces corpuscules n'existent pas. Interrogeons les faits ; ils nous fournissent des documents qui nous rassurent.

Combien de choses en effet dont la réalité est incontestable et qui, cependant, échappent à notre vue ! Nos yeux perçoivent-ils le vent ? C'est pourtant une réalité matérielle d'une étrange puissance. Perçoivent-ils les odeurs, le son, le froid ? Ce sont pourtant des réalités matérielles puisqu'ils agissent sur nos sens. Au bord de la mer, les vêtements deviennent humides ; exposés ensuite au soleil, ils sèchent. Voyons nous ce qui les pénètre pendant qu'ils s'humectent, ce qui en sort sous l'action solaire ? L'anneau qu'on porte au doigt, la pierre sur laquelle tombe de seconde en seconde une goutte

d'eau, la main de la statue d'airain que chaque fidèle embrasse en passant s'usent à la longue remarquablement. Notre vue discerne-t-elle chacune des parcelles qui s'en va ? Les jeunes plantes, les jeunes animaux, les jeunes enfants grandissent et grossissent ; des malades, des vieillards maigrissent. Notre vue discerne-t-elle les minuscules parcelles dont dépendent l'accroissement des uns, la diminution des autres ? Comment donc nier l'existence d'une multitude de corps invisibles ? Comment, par conséquent, se laisser troubler par ceux qui font état de l'invisibilité des atomes pour en suspecter l'existence ?

Considérons donc la réalité des atomes comme démontrée. Reste à établir ce qu'ils sont. Épicure croyait pouvoir le faire.

D'abord, les atomes sont des réalités éternelles. Ils n'ont pas pu naître. Ils ne peuvent pas périr. Et en effet, pour qu'ils fussent nés, il aurait fallu qu'ils fussent sortis d'éléments plus simples qu'eux. Mais cela est impossible par hypothèse même, puisqu'ils ne sont pas composés. Pour qu'ils puissent périr, il faudrait qu'ils puissent se dissoudre. Mais cela supposerait qu'ils puissent se résoudre en des éléments plus simples. Comment le pourraient-ils n'étant pas composés ? Rien ne venant de rien,

rien ne retournant à rien, l'atome ne peut donc pas manquer d'être éternel.

Les atomes sont d'autre part absolument pleins. S'il y avait des fissures à l'intérieur d'un atome, il aurait donc des parties. Celles-ci seraient fatalement séparables. Il ne serait donc plus un atome puisque atome veut dire inséparabilité. Les voilà du même coup absolument immuables. Un changement ne peut se produire dans un objet que s'il a des parties dont la place puisse être modifiée. Or l'atome ne peut pas avoir de parties mobiles les unes par rapport aux autres. Avec cela, il faut bien que les atomes aient une étendue, puisque, comme nous l'avons vu plus haut, l'addition de zéros d'étendue ne pourrait jamais faire un composé étendu comme ceux que nous apercevons.

Nous voici suffisamment instruits pour comprendre comment les atomes vont pouvoir différer les uns des autres. Ce qui fait leur inséparabilité, ce n'est pas leur petitesse ; c'est la plénitude absolue qui les caractérise et les rend parfaitement durs. Certains atomes pourront donc, sans cesser d'être des atomes, être plus grands que certains autres. Ayant d'autre part une étendue, ils ne manqueront pas d'avoir une forme. Les uns seront pointus, d'autres ronds,

d'autres crochus, les uns de forme régulière, les autres de forme irrégulière.

Soulignons maintenant deux points capitaux.

Les atomes ne possèdent aucune de ces qualités sensibles que nous appelons depuis Descartes, les qualités secondes des corps, ni couleur, ni odeur, ni saveur, ni température, ni rien de pareil. « Si, écrit Lucrèce, pour le démontrer, les flots se composaient d'éléments azurés, il n'y aurait pas moyen qu'ils puissent blanchir ; car ce qui a la couleur de l'azur, on aura beau l'agiter, on ne le fera jamais passer à la blanche couleur du marbre. » C'est pourtant ce qui arrive quand le vent rend la mer moutonneuse. Constatations analogues pour les autres qualités secondes des corps.

D'autre part, tous les atomes possèdent par nature une pesanteur qui leur est propre. Cette notion archaïque est bien faite pour surprendre nos esprits modernes. Nous sommes trop habitués à voir dans la pesanteur un cas particulier de cette attraction universelle dont Newton a formulé la loi. Mais dans l'antiquité cette notion n'était nullement élucidée. Les philosophes trouvaient donc tout naturel que chaque masse ait un poids qui lui était inhérent et qui l'emportait dans une direction définie si

rien ne s'opposait à son mouvement naturel.

Finalement chaque atome, et le nombre en est infini, se réduit à une minuscule étendue géométrique, douée d'une forme, d'une parfaite dureté qui la rend indestructible et d'une pesanteur qui tend à l'entraîner dans un certain sens. Cette étendue-là, nous ne l'apercevons pas. La nature fait tout ce qu'elle fait à l'aide de particules décidément invisibles. *Corporibus caecis igitur natura gerit res.*

Et bien loin de se laisser impressionner par les arguments mathématiques des partisans de la divisibilité à l'infini, Épicure, si nous nous référons à un texte de Lucrèce semble avoir ironisé à leur propos. Admettons la divisibilité à l'infini, nous tombons dans l'absurde. Car si un grand objet est divisible à l'infini, un petit l'est également. Les voilà donc tous deux infinis bien qu'ils soient inégaux, chose contre laquelle, nous dit-on, la raison proteste.

Quoi qu'on doive penser d'une considération aussi vieillie, en constituant sa théorie de l'atome, Épicure a fait un pas décisif à ses yeux pour l'interprétation de la nature et la libération de l'esprit. Et en effet, l'atome étant éternel, increé et indestructible, il ne sera nullement nécessaire pour rendre compte de l'existence